

Bruxelles Nord

Autor(en): **Charmillot, Patrick**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **99 (1996)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bruxelles Nord ¹

par Patrick Charmillot

Jeanne regarda l'homme s'éloigner. Parfaitement immobile, elle n'avait pas quitté sa chaise mais observait avec une attention extrême, presque complice, le moindre de ses gestes. Elle le vit rejeter par-dessus son épaule une écharpe de laine jaune, dont la longueur démesurée ne faisait que rendre plus perceptible une fragilité suggérée par un corps chétif. L'homme marchait vite mais la petitesse de sa taille et la rapidité qu'il imposait à son pas produisait une sorte de trotinement tout à la fois insolite et ridicule. Cette sensation était accentuée par la manie qu'il avait de régulièrement vérifier si son chapeau de feutre noir était bien ajusté sur sa tête grisonnante. Pourtant, sans que Jeanne ait bien su dire pourquoi, l'homme avait un certain charme, de l'élégance même. Peut-être à cause de son habillement qui, sans être excessivement chic ou distingué, était soigné. Ou peut-être à cause de son visage, dont la profondeur du regard dénotait un esprit vif et intelligent.

Jeanne l'observait toujours lorsque subitement elle le vit ralentir puis s'arrêter. Intriguée, elle attribua tout d'abord cette halte inattendue à un essoufflement passager. Mais l'homme se retourna, et Jeanne pensa que son demi-tour était motivé par l'achat d'un journal dans le bureau de tabac voisin. Pourtant l'homme ne bougea pas. Aussi immobile que Jeanne, il regardait fixement en sa direction. Celle-ci, surprise, lui adressa maladroitement un petit signe de la main auquel il ne répondit pas. Elle en rougit effroyablement et le rictus nerveux qu'elle afficha pour se rattraper ne fit qu'amplifier une intolérable sensation de malaise. Jeanne sentit une bouffée de chaleur gagner ses joues et son front. Mais au moment même où un haut-parleur nasillard et neurasthénique annonça le départ de l'express pour Ostende sur la voie huit, l'homme fit demi-tour et reprit son trotinement habituel. Jeanne le vit atteindre l'extrémité du couloir et obliquer à droite pour emprunter l'escalier menant à l'entrée principale de la gare du Nord, où il disparut de sa vue. Le visage encore rouge et les yeux perdus dans le jaune sale des murs défraîchis, Jeanne était toujours comme paralysée.

– Ho, vous êtes sourde ou quoi, c'est combien ? J'ai un train à prendre, moi !

Jeanne sursauta brusquement à l'appel d'une voix irritée. Encore bouleversée par ce qui venait de se produire, elle n'avait pas prêté garde à un autre homme qui se trouvait face à elle. La main droite déjà plongée dans son porte-monnaie, ce dernier adressa à Jeanne un regard haineux

qui indiquait qu'à l'évidence il ne lui accordait nulle indulgence pour son inattention. Une nouvelle bouffée de chaleur empourpra le visage déconfit de Jeanne.

– Ex... excusez-moi, c'est... c'est dix francs, bégaya-t-elle dans un bredouillement à peine audible.

L'homme jeta négligemment deux pièces de cinq francs dans la petite assiette de porcelaine blanche et disparut en grommelant. Dans sa précipitation, il ne prit pas garde à une grosse dame en tablier qui s'apprêtait à son tour à pénétrer dans les toilettes. Surprise et de peur d'être bousculée, celle-ci eut un geste instinctif de défense qui la fit appuyer énergiquement ses mains sur le thorax de l'homme. Déjà contrarié, celui-ci s'emporta cette fois sans retenue en constatant que les mains potelées qui venaient de s'agripper à lui étaient mouillées et qu'elles avaient souillé son élégant veston d'ostensibles auréoles. Au comble de l'exaspération, il adressa quelques remarques peu amènes à l'intention de l'indélicate mégère en tablier. Mal lui en prit car celle-ci, plantureuse et fière devant les toilettes victorieusement conquises, le poing levé et menaçant, l'abreuva à son tour d'un flot dense d'insultes retentissantes. Puis, s'étant assurée de la déroute de son adversaire, elle entra dans les toilettes et adressa à Jeanne un large sourire.

– Salut Jeanne ! Ben dis, tu en fais une tête ! C'est c'précieux-là qui t'fait un tel effet ? Avec son accent sophistiqué, tu peux êt'sûr que c'est encore un d'ces Parisiens qui regrettent que la tour Eiffel n'ait pas été choisie comme capitale de l'Europe. En attendant, on n'la fait pas à Simone ! Dis, je m'dépêche, j'ai un client qui attend et deux boudins sur le feu. J'aurai plus de temps tout à l'heure.

Une minute plus tard un bruit de chasse d'eau souffreteuse se fit entendre et Simone reparut. Tandis qu'elle tendait deux pièces à Jeanne, elle s'approcha d'elle pour ajouter sur un ton enjoué et plus confidentiel :

– N'empêche, il va bien rire tout à l'heure le Parigot lorsqu'il verra que les taches que j'lui ai faites sur son beau costume, c'est pas d'l'eau, c'est d'la graisse !

Puis elle exhala un rire épais et s'en alla, radieuse et satisfaite, en s'essuyant les mains sur son tablier.

*

Jeanne était troublée. Ce n'est pas tant l'incident survenu entre son amie Simone et l'homme au veston qui la préoccupait, mais celui qui avait précédé. A dire vrai, il n'y avait pas réellement eu d'incident : Jeanne n'avait adressé qu'un petit geste amical à l'homme qui s'était retourné en sa direction. Du reste le signe de la main qu'elle lui avait adressé avait duré à peine une seconde et avait dû échapper aux per-

sonnes, d'ailleurs peu nombreuses à cette heure, qui se trouvaient dans le couloir. Pour se rassurer, Jeanne se dit qu'après tout il était très possible que même l'homme à qui elle avait destiné son geste ne l'avait pas vue. Lorsqu'il s'était retourné, il devait bien se trouver à une vingtaine de mètres des toilettes où se tenait Jeanne. Certes il regardait en sa direction mais en y réfléchissant bien, elle n'était finalement pas du tout certaine que c'était bien elle que l'homme regardait. Il n'avait d'ailleurs pas répondu à son geste, ce qui semblait indiquer qu'il n'y avait effectivement pas prêté attention.

Pourtant, cela ne rassura pas Jeanne. Elle sentait qu'un sentiment gagnait progressivement, mystérieusement tout son être. Un sentiment sourd et secret qu'elle ne cernait que confusément et qui lui faisait penser que peut-être, au fond d'elle-même, elle aurait bien voulu que l'homme aperçoive son geste. Soucieuse, les yeux perdus dans les urinoirs qui lui faisaient face, elle se demanda si l'on peut être encore amoureuse lorsqu'on est une dame pipi et que l'on va allégrement sur ses soixante-deux ans.

*

Toute la matinée, cette pensée occupa son esprit. Et même lorsque, sur le coup de treize heures trente, Simone la rejoignit pour partager un rapide repas, elle ne la quitta pas complètement. Pourtant elle aimait bien Simone. Cela faisait maintenant deux ans que Jeanne avait commencé de travailler comme dame pipi à la gare du Nord, et Simone avait été la seule personne à l'accueillir avec un peu de gentillesse et d'amitié. Jeanne le lui avait bien rendu d'ailleurs, et une grande complicité s'était naturellement installée entre les deux voisines : Jeanne, la dame pipi et Simone, qui tenait un minuscule snack contenant avec peine un frigo et un réchaud à gaz sur lequel elle cuisait des boudins et des hot-dogs, que des gens toujours pressés lui réclamaient toute la semaine. Pourtant, Jeanne et Simone n'avaient guère l'occasion de se voir : Jeanne, pensionnée, ne travaillait qu'un jour par semaine, de cinq heures trente du matin à vingt-deux heures trente, dans les toilettes de la gare du Nord. Une longue journée de dix-sept heures qui ne lui laissait pas le loisir de s'absenter : lieu public, les toilettes se devaient d'être ouvertes du matin au soir sans interruption. Simone, elle, avait un peu plus de facilités et son petit commerce tolérait quelques courtes absences, dont celle que la rondlette cuisinière s'accordait pour le repas de midi. Très vite, les deux voisines avaient convenu de le prendre ensemble, le jour où Jeanne travaillait. Simone traversait alors les quelques mètres qui séparaient son « distributeur à barbaque » comme elle l'appelait, des toilettes de la gare sur lesquelles régnait, imperturbable et discrète, son amie Jeanne. En fait de repas de midi, celui-ci n'était jamais pris avant treize heures trente,

parfois même quatorze heures, moment à partir duquel l'afflux des voyageurs transitant par la gare du Nord commençait seulement à se ralentir un peu. Le cortège tourbillonnant des voyageurs affamés ou simplement désireux de se soulager se faisait alors plus rare, ce qui permettait aux deux collègues de couloir de partager, en un petit quart d'heure, de légers repas prestement engloutis.

Celui qu'elles prirent ce jour-là n'échappa pas à la règle. Jeanne tira de sa thermos un potage à peine tiède, et Simone déballa des chicons que son réchaud avait carbonisés. La plantureuse cuisinière s'en excusa amèrement auprès de son amie :

– J'suis désolée, Jeanne, j'ai eu un groupe de Hollandais et deux Allemands, juste avant de venir. Le temps qu'ils se mettent d'accord pour savoir quoi prendre, que j'm'occupe des hot-dogs pour les Allemands, et les chicons avaient brûlé. En plus les Hollandais ont encore changé de commande pendant que leurs boudins cuisaient déjà, et...

Jeanne n'écouta pas la suite des explications navrées que Simone, en ingurgitant goulûment sa soupe, lui donnait à propos de la dramatique calcination des chicons. Tout en acquiesçant poliment au discours interminable de Simone, elle repensait à l'homme à l'écharpe. Elle n'arrivait pas bien à savoir si l'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui était de l'amour, ce sentiment mystérieux et insaisissable que des années de solitude, de vie recluse lui avaient appris à désapprendre. Elle en avait tout oublié, comme on finit par tout oublier des amis qui s'éloignent à force de rencontres toujours plus espacées. Quand on les retrouve, les connivences d'antan ont disparu et l'on se sent étranger ; on se souvient à peine qu'ils existaient et l'on se dit, triste et désenchanté, que l'amitié comme l'amour sont des forces parfois bien illusives. Et cela laisse un goût étrange dans la bouche. Comme celui des chicons froids dont l'amertume due à la trop grande cuisson s'imposait maintenant de façon piquante au palais de Jeanne.

–... mais la prochaine fois, j'les mettrai plus vite au feu, et à feu plus réduit.

Jeanne regarda Simone et lui adressa un petit sourire compatissant pour lui signifier qu'elle partageait son avis. Au fond d'elle pourtant, la dame pipi pensait à cette étonnante capacité qu'ont les humains de pouvoir tricher, à la fois avec eux-mêmes et avec les êtres qui leur sont proches, comme en ce moment avec Simone qu'elle n'avait pas écoutée durant tout le repas. Comme avec Edmond, avec qui elle avait partagé vingt-huit années d'une vie heureuse et tranquille avant qu'ils ne se quittent, sans regrets ni colère, juste un peu gênés de s'être trompés.

Puis elle regarda la table sur laquelle Simone et elle avaient posé leurs assiettes, la table trop petite dans cet espace trop réduit de quelque six mètres carrés qui les obligeait à manger accolées au radiateur. Subitement ce lieu lui apparut comme un décor. Un décor de théâtre insolite

et grotesque avec ses odeurs fortes d'urine et de Javel, dont elle était la gardienne et dans lequel elle avait maintenant planté sa vie. Tout cela était risible finalement. Et dans cet univers de comédie la vie de Jeanne s'écoulait, paisible et sans surprise, rythmée par le bruit des chasses d'eau et celui, invariable, des braguettes d'hommes montées et descendues. Plus rarement par un sourire ou un regard furtif. Ou une écharpe jaune.

– Bon, ma p'tite Jeanne, tu sais bien que j't'aime mais si j'veux turbiner à la fin du mois, 'faut qu'j'aïlle griller du boudin, et autrement mieux que l'chicon d'aujourd'hui ! Allez, à mardi.

Une rapide embrassade, et Simone s'en alla, emportant avec elle le reste des chicons et les couverts de leur repas, qu'elle laverait ce soir chez elle.

– Minute, j'arrive, j'ai quand même bien le droit d'aller aux toilettes, non ?

En entendant les paroles de Simone, Jeanne sourit. Elle savait qu'avant de la retrouver pour le repas, Simone affichait sur la devanture de son petit snack un écriteau affirmant de façon mensongère « De retour dans cinq minutes », afin de ne point perdre d'éventuels clients. Ceux qui la connaissaient savaient, les autres attendaient. Et comme tous les mardis après-midi lorsque Simone quittait les toilettes et regagnait son snack, Jeanne entendit les remarques de protestation de clients impatients accueillir la cuisinière en retard.

*

Il sembla à Jeanne que l'après-midi n'en finissait pas. D'ordinaire elle s'accommodait parfaitement du peu d'activité demandée par son travail, qui lui offrait un poste privilégié pour observer le va-et-vient quasi permanent des voyageurs dans les couloirs de la gare. Mais aujourd'hui elle ne parvenait pas à rester en place. A deux reprises, à quinze heures et peu avant seize heures, elle passa un coup de serpillière machinal et désordonné devant les urinoirs encore propres, ce qu'elle ne faisait habituellement que le soir avant de rentrer chez elle. Puis elle retourna s'asseoir à sa table, à peine calmée par l'effort fourni. Elle se rappela que lorsqu'elle avait pris son service il y a deux ans, elle emportait avec elle un ouvrage à tricoter qui occupait une bonne partie de sa journée. Sans conviction Jeanne se dit qu'il serait peut-être bon qu'elle reprenne cette habitude oubliée, dès le mardi suivant. Ou le mardi d'après, elle verrait bien. En réalité cette question était sans importance, et Jeanne l'éluada rapidement. Dans sa tête une question autrement importante tournait sans répit, une question qui concernait l'homme à l'écharpe jaune : viendrait-il mardi prochain ? Les doigts tapotant nerveusement sur la table, Jeanne

réfléchit. Cela devait faire un mois qu'elle l'avait aperçu pour la première fois, et elle avait observé que depuis ce jour-là il était venu tous les mardis suivants rendre une visite régulière et trottinante aux toilettes de Jeanne. Venait-il les autres jours, elle ne le savait pas. Mais elle avait été frappée par cette habitude prise par son visiteur, qui faisait de lui une sorte de client fixe, presque familial. De plus, et il se différenciail en cela de tous les autres usagers routiniers des toilettes, il y passait toujours à la même heure, aux alentours de huit heures. Il n'avait jamais parlé à Jeanne, mais lui avait à chaque fois adressé un sourire discret, qu'elle avait déjà pris coutume de guetter sur ses lèvres lorsqu'il quittait les toilettes. Elle le lui avait rendu de la même façon, discrète et un peu gênée, tant les sourires qu'on prodiguait à la dame pipi étaient rares. A l'instar des clients de son amie Simone, les gens qui passaient aux toilettes étaient toujours pressés, soit de se soulager, soit parce qu'ils étaient en retard. D'un train, d'un tram, d'une amitié. Ou d'un rancart. Et lorsqu'ils quittaient les lieux, quelquefois sans payer, ils n'avaient jamais un regard pour Jeanne, comme s'ils ne l'avaient pas vu, comme si elle n'existait pas. Mais Jeanne ne s'en préoccupait pas en ce moment. Au fond d'elle-même, elle ne doutait pas que l'homme à l'écharpe viendrait mardi prochain et, tout en s'observant, se demanda quand elle était allée pour la dernière fois s'acheter des habits. Cela faisait tellement longtemps qu'elle ne s'en rappelait pas et se dit qu'elle pourrait aller faire un tour demain dans les grands magasins de la rue Neuve. Elle ne parvenait toujours pas à savoir si elle était amoureuse mais elle savait qu'elle avait envie de parler à l'homme à l'écharpe, envie d'entendre sa voix. Pleine d'audace, elle se dit qu'elle lui parlerait. Comme elle avait parlé un jour à Edmond, dans ce petit café de la rue de l'Epée, tout près du palais de Justice. Le temps s'était arrêté, Jeanne était amoureuse, la nuit avait été longue et belle...

Jeanne soupira. Que connaissait-elle encore de l'amour ? Elle ne le savait plus très bien. Des années de repli et d'oubli d'elle-même lui en avait imposé l'absence et fait oublier à la fois le goût et l'odeur. Comme le goût et l'odeur des confitures que l'on mange quand on est petit et que l'on oublie une fois adulte. A son âge, tout ce que Jeanne savait encore de l'amour s'affichait en lettres capitales dans des journaux vulgaires consacrés aux stars. Des toilettes, elle en apercevait tous les mardis les manchettes clinquantes et racoleuses, étalées sans retenue jusqu'à côté des boudins de son amie Simone. Jeanne soupira une nouvelle fois. Puis, en passant négligemment la main dans ses cheveux, esquissa un timide sourire. Un peu naïvement, elle venait de se dire que même à soixante et un ans passés on n'oublie jamais vraiment le goût des confitures dont on garde jalousement, enfoui au fond de soi, le souvenir sucré et fragile. Et cela lui avait fait penser qu'elle devrait aller lundi chez la coiffeuse pour être belle mardi matin.

Jeanne avait mal dormi. Toute la semaine elle avait pensé fiévreusement à ce jour, dont rien ne l'assurait pourtant qu'il marquerait une réelle différence avec les autres mardis d'une vie banale et sans histoire. Mais Jeanne ne se fiait pas trop aux considérations sans surprises que lui laissait augurer une analyse rationnelle de la situation. Intuitive et fébrile, elle pensait à l'invitation qu'elle adresserait à l'homme à l'écharpe lorsqu'il viendrait tout à l'heure. Plus de cent fois déjà, elle avait élaboré dans sa tête la teneur exacte des mots qu'elle emploierait pour lui parler. En définitive, elle s'était convaincue que la façon la plus simple de l'aborder consistait à le remercier du sourire qu'il ne manquait jamais de lui adresser. Le contact établi, elle n'aurait ensuite plus trop de difficultés à lancer son invitation.

Au fil des minutes Jeanne sentait une tension indescriptible la gagner et lorsqu'elle vit poindre, à huit heures moins cinq, une silhouette familière au bout du couloir, elle sentit son cœur battre à tout rompre. L'homme passa devant elle en lui adressant son sourire habituel, que Jeanne lui rendit en s'efforçant de dissimuler une émotion manifeste. Quelques secondes plus tard, il sortit des toilettes abritant les six urinoirs dont Jeanne avait la garde. Il s'approcha d'elle et, tandis qu'il s'apprêtait à déposer deux pièces de cinq francs dans la petite assiette de porcelaine, Jeanne s'adressa à lui :

– Je... je voulais vous remercier pour votre sourire et... et vous dire que la... la semaine passée ce... ce n'était pas à vous que je faisais signe quand vous... vous vous êtes retourné au bout du couloir et que... que vous m'avez regardé.

Jeanne avait parlé rapidement, dans une sorte de bafouillement que son appréhension avait rendu brusque et saccadé. Surpris, l'homme la considéra avec curiosité, ce qui la fit rougir intensément. Puis, baissant lentement son bras tendu qui tenait toujours les deux piécettes de cinq francs, l'homme s'adressa à Jeanne en posant sur elle un regard bienveillant :

– Vous aussi, vous avez un très beau sourire. Un sourire que vos collègues des autres matins n'ont pas. Par contre, je ne me souviens pas...

L'homme s'accorda un temps de réflexion tandis qu'il continuait à fixer calmement Jeanne.

– Ah oui c'est vrai, vous avez raison, je me suis retourné au bout du couloir, mais vous avez mal interprété mon geste. Ce n'est pas vous que je regardais, j'attendais l'annonce du train de huit heures à destination d'Ostende.

– Ah bon, d'ici j'ai cru que..., rétorqua-t-elle sur un ton faussement satisfait qui cachait mal, sur son visage, une certaine déception.

L'homme baissa les yeux et ajouta comme pour s'excuser :

– Une habitude un peu bête que j’ai prise depuis que je passe par la gare du Nord avant d’aller au travail. Je suis quelqu’un d’assez maniaque et j’ai observé que lorsque je suis à l’heure, l’annonce du départ de l’express pour Ostende coïncide avec mon arrivée au bout du couloir. Je...

– Je comprends, rétorqua Jeanne en coupant son interlocuteur sur un ton où une relative froideur avait remplacé la crispation initiale.

Comme s’il voulait donner un gage de sa bonne foi, l’homme réajusta instinctivement son chapeau dans un geste que les circonstances présentes rendaient assez ridicule. Un court moment de silence s’établit entre l’homme et Jeanne, marquant l’embarras de l’un et de l’autre devant la table des toilettes.

Sur un ton plus assuré, l’homme releva les yeux et les planta dans ceux de Jeanne :

– Vous connaissez Claude Semal ?

–... Non, répondit Jeanne, un peu décontenancée par cette question insolite.

– Eh bien moi non plus, du moins pas avant l’autre jour. Je me promenais du côté du parvis Saint-Gilles et je suis entré dans un petit café, rue de la Victoire, où j’ai par hasard découvert un très beau texte. La patronne a remarqué mon intérêt et s’est approchée de moi. Nous avons parlé un peu, et je l’ai interrogée à propos du texte. Elle m’a dit que son auteur s’appelait Claude Semal, un artiste habitué des lieux qui loue, je crois, un petit théâtre dans une arrière-salle du café. « Quelqu’un de très bien » m’a-t-elle dit, et elle m’a gracieusement offert une copie du texte. Or c’est un texte qui vous concerne et j’ai pensé qu’il vous ferait plaisir.

L’homme avait prononcé cette dernière phrase avec lenteur. Il rougit à son tour, tandis qu’il sortait de la poche intérieure de son manteau une feuille de papier, qu’il tendit à Jeanne.

Celle-ci prit la feuille avec étonnement, presque avec méfiance. Le texte était orné d’un titre insolite, inscrit en lettres majuscules : MADA-ME PIPI. Jeanne commença la lecture du premier paragraphe, qu’elle survola hâtivement : *Elle voit les mecs de dos/les doigts dans la bragette/côté mur c’est Feydeau/côté cour c’est Beckett/ils passent sans un regard/pour son joli foulard/en jetant leurs huit francs/dans le cendrier blanc.*

Elle arrêta sa lecture et regarda l’homme qui lui faisait face. Immobilé et les yeux toujours baissés, il semblait attendre un commentaire que Jeanne lui asséna brutalement d’une voix monocorde :

– Il a dû écrire ça il y a longtemps, car depuis deux ans que je travaille ici, j’ai toujours connu des prix à dix francs, et pas à huit. Et nous n’utilisons pas de cendrier pour récolter notre petite obole, s’indigna-t-elle en montrant du doigt l’assiette de porcelaine.

– Bien sûr, bien sûr, répondit l'homme sur un ton navré, presque implorant. Mais pour une fois que quelqu'un met en valeur votre... euh, corporation, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir. Vous êtes une des rares personnes qui... Enfin voilà, je vous le laisse.

Embarrassé, l'homme déposa ses piécettes dans l'assiette et fit précipitamment demi-tour. Jeanne était pétrifiée. Elle s'en voulait que sa timidité l'ait, contre sa volonté, amené à parler de son insignifiant geste de la main, en mentant de surcroît. Elle s'en voulait surtout d'avoir réagi avec une sévérité incongrue au texte que l'homme lui avait gentiment offert. Jeanne resta là, sans bien savoir quoi faire, partagée entre l'envie d'appeler l'homme pour dissiper le malentendu et celle de poursuivre la lecture du texte qu'il lui avait offert. Mais elle ne fit ni l'un ni l'autre : stupéfaite et interloquée, elle le regarda simplement s'en aller, de son trotinement caractéristique. Comme la semaine précédente, elle attendit qu'il eut atteint l'extrémité du couloir et disparu par l'escalier pour revenir au texte dont elle poursuivit, seule cette fois, la lecture. Un texte sensible et délicat, qui la toucha au plus profond de son être. Jeanne n'avait jamais été tellement réceptive aux choses artistiques, mais elle pensa que rarement quelqu'un avait dû dépeindre de façon aussi généreuse et avec autant de tendresse les occupations et préoccupations d'une dame pipi.

Jeanne dut rendre la monnaie à deux visiteurs avant de pouvoir se replonger une nouvelle fois avec émotion dans la lecture de ce texte qui parlait si bien de sa vie à elle. Ce n'est que lors de cette deuxième lecture qu'elle aperçut, grossièrement griffonnée, une petite flèche en bas de la page indiquant une suite au verso. Jeanne retourna aussitôt la page. Une écriture fine, impeccablement alignée, en noircissait toute la surface. Jeanne se précipita sur les premiers mots, qu'elle parcourut à toute vitesse, le cœur battant et les sens en éveil :

Chère Mademoiselle Jeanne,

Permettez-moi de vous appeler par votre prénom, que j'ai entendu prononcer par la gentille dame du snack en face de vos toilettes. Je vous offre ce texte parce que je vous aime, et parce que je crois qu'à vos yeux aussi je compte un peu. Peut-être suis-je dans l'erreur, et peut-être la complicité née de l'échange de nos sourires ne s'apparente-t-elle qu'à de la politesse. Du reste, qu'un homme de mon âge s'adresse à vous de la sorte vous paraîtra sans doute inconvenant mais tant pis, une timidité malade me pousse à m'y résoudre malgré moi. Quoi qu'il en soit je suis seul dans mon petit univers et ne compte plus guère pour personne ; si donc mon audace devait me valoir du mépris de votre part, cela ne changerait pas grand chose à ma situation présente. Mais j'ai assez

parlé, c'est vous que j'aimerais désormais entendre, vous dont je n'ai encore jamais entendu la voix.

Jeanne n'acheva pas la lecture du message, dont elle n'avait parcouru que quelques lignes. Elle ferma les yeux et laissa, sans les essuyer, des larmes rouler sur ses joues. Un Japonais cravaté, un veston strict replié sur son bras gauche, venait de sortir des toilettes. Il tendit à Jeanne un billet de cent francs, en accompagnant son geste d'une expression sévère où transparaissait tout son peu de considération pour ce continent où les besoins naturels se paient et où les caissières vous offrent le spectacle de leurs états d'âme en même temps qu'elles vous rendent la monnaie. Jeanne n'y prêta pas attention. Dans sa petite vie, quelque chose de grand venait d'entrer. Quelque chose de fragile aussi, à quoi Jeanne devrait se réhabituer.

L'arrivée d'un train, au-dessus des toilettes, fit trembler les murs d'un bruit sourd et tressauter la petite assiette de porcelaine. Jeanne ferma les yeux. Un sourire lumineux embellit tout son visage et fit même rire quelques rides. Clouée dans ses toilettes déléterées de la gare du Nord, Jeanne Coulon, la dame pipi du mardi matin, savait que les plus beaux voyages sont toujours intérieurs.

Patrick Charmillot (Moutier), licencié en psychologie, est actuellement journaliste-stagiaire au Quotidien Jurassien.

NOTE

¹ Cette nouvelle a obtenu le premier prix Jeunes Auteurs octroyé par la Commission pour l'encouragement des lettres de la République et Canton du Jura, à La Chaux-de-Fonds, le 20 septembre 1996.